N° 16. SAMEDI 4 DÉCEMBRE 1830. IIe ANNÉE.

L'ORGANISATEUR,

JOURNAL

DE LA DOCTRINE SAINT-SIMONIENNE,

Paraît une fois par semaine.

PRIX
DE L'ABONNEMENT :
25 fr. pour l'année ;
13 fr. pour six mois,
Et 7 fr. pour trois mois.

ON S'ABONNE
Au bureau du Journal, rue Monsigny, n° 6, près le passage Choiseul ;
Chez Alex. Mesnier, place de la Bourse ;
Et chez Éverat, rue du Cadran, n° 16.

Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Tous les priviléges de la naissance, sans exception, seront abolis.
A chacun selon sa capacité; à chaque capacité selon ses œuvres.

PRÉDICATION DU 14 NOVEMBRE.

L'HÉRÉDITÉ.

Mes Fils, mes Filles,

La religion que les disciples de Saint-Simon ont reçu mission de vous prêcher ne vient point, après tant d'hérésies, de schismes et de réformes dont le christianisme a été l'objet, ajouter une secte nouvelle aux sectes innombrables qui divisent, dissolvent, pulvérisent la société européenne; elle ne vient pas modifier avec plus ou moins de subtilité, d'aigreur ou d'étroitesse, les anciennes croyances, et pallier seulement les maux qui excitent des plaintes si générales. Elle ne vient point, dans un esprit de controverse et de dissidence, augmenter le désordre et la confusion, en essayant de corriger, d'amender, de raviver des doctrines expirantes : elle se présente au contraire sous les puissans auspices du génie révélateur qui, à chaque grande crise, à chaque époque palingénésique, suscite des régénérateurs à l'humanité, inspire les fondateurs d'un nouvel ordre social; elle se présente, non pour continuer l'œuvre de subversion, de haine, de méfiance et de discorde, échue à l'individualisme; non pour donner au passé des sectateurs d'une espèce nouvelle; mais pour fonder, au nom du Dieu de Saint-Simon, au nom de l'être infini qui se sent vivre dans l'immensité, et qui se manifeste sous des formes finies dans tout ce qui est; pour fonder, au nom de ce Dieu d'amour, principe de toute sagesse, type de toute beauté; pour fonder sur une base entièrement neuve, le Culte de l'avenir! le culte qui doit enfin amener les hommes à l'unité, à la paix, à la concorde; le culte qui doit formuler symboliquement le règne de la sympathie, la progression harmonieuse de l'industrie et de la science, l'amélioration constante de l'état moral, intellectuel et physique des classes les plus nombreuses et les plus pauvres.

L'apparition seule de cette religion nouvelle, quand tout chancelle ou tombe à côté d'elle, dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux; l'apparition seule de cette religion, au milieu du dépérissement universel, au milieu des signes destructeurs qui se montrent de toutes parts, atteste que nous sommes dans des circonstances extraordinaires parmi les plus extraordinaires, des circonstances comme on en trouve à quinze ou vingt siècles d'intervalle dans l'histoire de l'humanité; elle atteste que nous assistons à l'heure suprême d'un monde tout entier qui s'en va, à la naissance d'un monde tout nouveau qui arrive.

O vous qui avez renfermé votre existence dans le monde mourant, qui tenez à lui par vos sentimens, vos idées et vos intérêts, et qui redoutez par dessus tout de rompre des liens formés par l'habitude, comprenez bien la position solennelle où nous nous trouvons. Il ne s'agit plus de raisonner et de calculer sur les données d'un état social qui finit, de combiner plus ou moins heureusement les chances de liberté et de repos qu'il comporte; car cet état, frappé d'une langueur mortelle, n'ayant plus de prévoyance à vous offrir, ne pouvant plus rien vous assurer pour un lendemain qui ne lui appartient pas, laisse aujourd'hui la société européenne tout entière, princes et peuples, dans l'incertitude et l'anxiété. Les plus hautes intelligences qui se soient développées pendant l'agonie de ce régime se sentent mourir avec lui; elles s'irritent de ne pouvoir lire dans l'avenir le plus prochain, de ne pouvoir maîtriser le présent. Irrésolues, tremblantes, elles passent de la colère au désespoir, et témoignent ainsi que pour elles, comme pour la masse des esprits les plus vulgaires, le livre de nos destinées est enveloppé des plus épaisses ténèbres. N'avez-vous pas entendu naguère un éloquent orateur, qui a le double privilége de conseiller le monarque et de défendre la nation, ne l'avez-vous pas entendu insinuer, avec autant d'esprit que de malice, que dans la métropole du monde civilisé, les gouvernans pouvaient bien se trouver moins capables encore que les gouvernés, de connaître et d'apprécier la vérité? N'avez-vous pas reçu une révélation affligeante, profondément douloureuse de la situation misérable de la société, en apprenant que les meilleurs citoyens, les hommes d'état les mieux intentionnés, les princes les plus populaires avaient pu considérer leur élévation comme un pénible sacrifice, et assimiler l'exercice du pouvoir, la tâche de gouverner le premier peuple du monde, *aux travaux des bagnes?*

Eh bien! avertis avec tant d'éclat et de solennité du voisinage de l'abyme autour duquel s'agitent les débris de la vieille société, voudrez-vous, pour ne pas renoncer à vos habitudes, imiter la résolution de cet oligarque anglais qui jurait, il y a huit jours, de périr avec les institutions de son pays si elles venaient à subir le sort des choses humaines? Non, cet exemple n'a pas droit de vous séduire. Laissez les tribuns et les philantropes de la Grande-Bretagne promettre de ne pas survivre à leur constitution féodale, et borner là toute leur sollicitude pour un peuple que la misère pousse aux plus graves excès: laissez le chef du libéralisme anglais marquer éventuellement sa place dans l'histoire à côté de Caton; moins ambitieux que lui d'une vaine célébrité, d'une célébrité sans gloire, sans profit pour l'humanité, montrez plus de courage et de sympathie, en présence des populations souffrantes. Au lieu de vous cramponner opiniâtrement aux dernières colonnes de l'édifice féodal, d'où sortent les calamités qui désolent ou menacent l'Europe, et d'attendre héroïquement qu'il s'écroule enfin sur vos têtes; au lieu d'abandonner le monde aux classes opprimées qui, dans l'état de dégradation où elles végètent, n'ont appris à manifester leurs griefs que par la dévastation, et ne pourraient régner que par la violence; au lieu de déserter ainsi la cause de l'humanité, vivez pour vous associer à sa régénération, pour faire servir les avantages de votre position au débrouillement du chaos qui vous environne, au développement des nouveaux progrès qui sont réservés à la famille humaine; vivez, hommes généreux, pour nous aider à extirper l'égoïsme sauvage qui brûle ou qui tue, l'égoïsme policé qui glace tout ce qu'il touche, et reste insensible aux tourmens d'autrui; vivez! hommes éclairés, pour nous aider à instruire les masses ignorantes qui croupissent dans l'abjection; vivez, hommes fortunés pour nous aider à enrichir les classes nombreuses qui végètent dans l'indigence; vivez pour entrer dans la société nouvelle, où chacun se trouvant classé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres, tous jouiront d'un bonheur proportionné à leurs désirs et à leurs facultés, sans être exposés à entendre, au sein de l'abondance, les cris de la détresse, ou à jalouser l'opulence oisive et fastueuse, du fond de l'asyle infect de la misère laborieuse; vivez pour nous suivre sur cette terre de promission, et vous n'aurez pas à regretter les jours écoulés dans le désert de l'individualisme; et vous vous applaudirez d'avoir brisé les nœuds qui nous attachaient superstitieusement au vieux monde; et vous bénirez la main qui vous aura retiré des sentiers battus, où vous vous traîniez sans amour et sans foi à la suite de vos pères, où vous risquiez à chaque instant de voir le sol miné de toutes parts s'entr'ouvrir sous vos pas!

Hâtez-vous; la dissolution générale, dont je vous présentais le tableau il y a vingt jours à peine, devient de plus en plus flagrante. Au dix-neuvième siècle, les nations qui représentent la portion la plus avancée du genre humain, éprouvent les convulsions affreuses qui précédèrent à Rome l'affranchissement des esclaves, et au moyen âge l'émancipation des communes. L'insurrection des prolétaires sur divers points de l'Europe, reproduit les désastres dont furent accompagnées les révoltes successives des *Gladiateurs*, des *Bagaudes* et des *Jacques*: elle atteste aussi de profondes souffrances, elle révèle des maux in-

supportables, mais elle présage une nouvelle ère libératrice, oui, une nouvelle ère libératrice, dont l'aurore, qui a déjà commencé pour nous, luira d'autant plus vite sur le monde extérieur, que nous nous efforcerons de le transformer plus promptement selon la doctrine qui doit réconcilier les oppresseurs et les opprimés, en les convertissant tous à la RÉCOMPENSE SELON LES ŒUVRES.

Serait-il vrai que ce langage, inspiré par la plus religieuse philantropie, pût faire croire que nous nous complaisons à prédire des catastrophes, à annoncer de sanglantes révolutions? l'esprit et le but de nos prédications seraient-ils assez méconnus pour qu'on pût se méprendre ainsi sur le sens et le caractère de nos paroles? Oui, quelques hommes, dupes de la terreur légitime que leur inspire le désordre et l'anarchie, poussent la préoccupation et l'effroi jusqu'à s'indigner des avertissemens même qu'on leur donne sur l'imminence de l'anarchie et du désordre, jusqu'à se persuader que nous faisons un appel à la barbarie quand nous annonçons la venue de nouveaux barbares, précisément pour démontrer la nécessité de recourir à la seule religion qui puisse les dompter; pour presser l'intervention des nouveaux médiateurs, des nouveaux apôtres, capables de les convertir et de les pacifier. Ainsi aux yeux de ces hommes abusés, le pilote qui signale l'écueil pour sauver le navire, provoque le naufrage! Tâchons de dissiper ce déplorable aveuglement.

En face des sectes religieuses et des partis politiques qui se disputent l'influence et le pouvoir; en face des prêtres et des tribuns, qui, dépourvus de ferveur et de foi, concentrent toute leur activité dans la sphère des considérations de parti; au milieu d'une société dont les membres se plaignent universellement, mutuellement et justement, des excès de l'égoïsme, les disciples de Saint-Simon, s'élançant avec enthousiasme hors du cercle étroit de la personnalité, s'exposant à l'accusation de folie par cette généreuse infraction au *sens commun* de leur époque, sont venus manifester la sympathie la plus vive et la plus large pour les classes les plus nombreuses et les plus pauvres. Ils ont consacré toute leur existence à la cause de l'humanité, à l'amélioration du sort de leurs semblables; et c'est sur eux qu'on voudrait faire peser le soupçon d'appeler sur leurs semblables des malheurs inouïs, de sourire à l'approche d'une crise épouvantable! Ah! si quelqu'un doit frémir à l'aspect des villes en cendre, des campagnes dévastées et du sang qui ruisselle, c'est nous, nous qui rendons chaque jour témoignage de l'horreur que nous inspire l'effusion du sang humain; nous qui venons arracher pacifiquement le monde à l'empire de la force brutale; nous qui proclamons sans cesse notre prédilection exclusive pour le règne de la paix et de l'amour; nous enfin dont les sentimens, les méditations et les actes n'ont qu'un but, la fin des souffrances de la famille humaine. Comprenez donc, vous qui nous prêtez si injustement des pensées inconciliables avec la doctrine que nous professons, comprenez que si nous prédisons des événemens funestes, vers lesquels une force impétueuse nous entraîne; que si nous nous appesantissons sur des faits désastreux, irrévocablement accomplis, ce n'est, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, qu'afin d'atténuer les uns et de prévenir les autres, et pour vous amener à réunir dans ce double but vos efforts à ceux des disciples de Saint Simon.

Parmi les moyens indiqués par notre maître pour régénérer la société, il en est un qui s'applique plus particulièrement aux circonstances actuelles. Aujourd'hui, en effet, la mauvaise distribution des instrumens de travail, l'inique répartition du fruit des sueurs de l'ouvrier, réduit à la misère les classes laborieuses. C'est à ce désordre qu'il faut attribuer la crise générale qui se prépare ou éclate sur divers points de l'Europe. Les masses industrielles ne seront donc soulagées, apaisées, satisfaites, que par une distribution plus éclairée du fonds social, par une répartition plus équitable des produits du travail, que par une combinaison plus puissante des efforts individuels; et c'est ce triple avantage que leur a légué Saint-Simon (1).

Hommes riches, pères aimans, mères tendres, qui m'écoutez, et qu'alarme déjà peut-être le simple énoncé de cette grande transformation, ne vous pressez pas avant de nous avoir entendus, de vous abandonner à d'injustes frayeurs... Nous sommes ici par la volonté de Dieu et pour le salut de l'humanité; nous ne désirons, n'enseignons et ne faisons rien qui ne tende au bien-être de l'humanité tout entière! Si nous poursuivons plus particulièrement l'amélioration morale, intellectuelle et physique des *classes pauvres*, songez que c'est en réclamant pour TOUS les membres de la société sans exception, sans distinction de rang et de naissance, le classement selon la capacité, et la rétribution selon le mérite; que dès lors les classes fortunées sont également conviées au banquet divin, à la COMMUNION universelle des capacités. Songez que les êtres chéris, pour lesquels vos entrailles s'émeuvent si vivement, appartiennent à cette grande famille pour laquelle nous avons aussi des entrailles paternelles; songez que vos enfans sont nos enfans, et que c'est dans notre immense et profonde sollicitude pour eux que nous puisons la force de braver tant d'obstacles et de dégoût pour propager la doctrine qui vient aider votre affection, trop souvent impuissante, et les entourer d'une protection plus large et plus féconde. Songez que nous venons remplacer pour eux le patrimoine plus ou moins mesquin et toujours périssable *de la famille* par l'héritage indestructible de la tendresse, de la prévoyance et de la richesse SOCIALES, et que nous appelons ainsi les fils

---

(1) Voyez l'*Exposition de la Doctrine Saint Simonienne*, 1re année, séance 7e, *l'Organisateur*, 2e année, nos 9, 10 et 11.

innombrables de notre choix à des joies ignorées de leurs pères.

Mes filles, c'est à celles d'entre vous qui ont été initiées aux délices et aux douleurs de la maternité que je vais m'adresser spécialement : c'est à toutes les femmes de votre condition sociale que je vais présenter le tableau des appréhensions légitimes qu au sein même de la richesse ou de l'aisance, l'avenir de leurs enfans ne peut manquer de leur inspirer.

Un jour, vous vous êtes applaudies d'être devenues mères ; mais le lendemain, qui de vous, dans le délire même de la tendresse, en jetant un regard caressant sur le nouveau-né, a pu se croire exempte d'inquiétude ? Si favorisées de la fortune que vous pussiez être, qui vous assurait que les avantages dont vous jouissiez alors parviendraient à l'objet de vos plus chères affections, et que, par une des mille causes de ruine qui désolent une société sans croyance, sans but commun, sans prudence collective, livrée à la fureur, à l'impéritie, à la vanité des ambitions particulières, l'enfant né dans l'abondance, élevé pour le luxe et pour le faste, ne se trouverait pas plus tard déshérité, sans compensation, de ses riches espérances, et réduit à cumuler, pour tout patrimoine, les vices de l'opulence et ceux de la misère ? Qui vous assurait que si le père de votre enfant réussissait à lui conserver son héritage, cet enfant, en l'absence d'une éducation vraiment religieuse, entouré de tant de séductions dans sa jeunesse, de tant de piéges dans sa virilité, de tant d'écueils durant sa vie entière, toujours abandonné à ses seuls penchans, à ses seules lumières, à ses seuls efforts, ne finirait pas par être dépouillé de cet héritage, ou par le dévorer lui-même ? Qui vous assurait que si contre tant de chances de dissipation ou d'infortune, l'héritier de votre époux sauvait ses biens d'un naufrage toujours imminent, ses enfans seraient aussi moraux, aussi intelligens, aussi heureux que lui, et ne viendraient pas affliger votre vieillesse du spectacle de leurs débordemens et de leur ruine ? Tout ne vous disait-il pas au contraire que cet or, ces propriétés sur lesquels vous fondiez l'avenir de votre famille, devaient subir plus ou moins rapidement d'inévitables altérations, ne vous permettaient pas de vivre et de mourir tranquilles sur le sort de votre postérité la plus prochaine ?

Oui, mes filles, telle est, sous la constitution actuelle de la propriété, la destinée même du plus grand nombre des familles que cette constitution favorise exclusivement, et je me suis encore renfermé dans d'étroites limites. J'aurais pu vous montrer le père, à son lit de mort, préoccupé de l'insuffisance de sa fortune pour nourrir chacun de ses fils, se transportant par la pensée au milieu des débats scandaleux que sa mort va faire naître entre les héritiers de sa dépouille ; prévoyant l'inconduite de l'un, l'incapacité de l'autre, les malheurs immérités d'un troisième, la ruine de tous par des causes diverses, et leur désespoir solitaire au milieu d'une société qui abandonne ses membres à leurs propres ressources, après que le hasard de la naissance les a privés de toute ressource ; au milieu d'une société qui fait déclarer par ses plus célèbres publicistes qu'elle ne veut pas même préserver les individus de leurs erreurs, qui fait dire par ses représentans : Malheur à celui qui ne sait pas trouver le moyen de vivre. J'aurais pu vous peindre avec plus de vigueur les tristes effets de l'héritage actuel, l'impatience et l'avidité des collatéraux, les procès, les plaintes et les crimes qui en découlent ; j'aurais pu vous montrer le père tremblant pour sa fille, la mère pour son fils, le frère pour sa sœur, l'ami pour son ami, menacés tous à chaque instant d'apprendre qu'une personne chère a succombé sous le poids de ce délaissement complet, et a compromis son existence morale ou matérielle, son honneur ou sa fortune. Et cependant j'ai puisé mes exemples dans la minorité *privilégiée*, à qui la transmission héréditaire de la propriété procure des jouissances morales, intellectuelles et physiques inconnues à l'immense majorité. Que serait-ce donc, si j'allais chercher parmi cette majorité des témoins contre le régime actuel de l'hérédité ? Combien le tableau que je viens de vous offrir, quoique déjà bien sombre, se rembrunirait encore ! Hommes riches, pères aimans, mères tendres qui m'écoutez, songez à la masse de malheureux qui ne trouvent que la dégradation, l'ignorance et le dénûment dans la succession de leurs pères, et qu'une *marâtre*, qu'on appelle société, condamne avec une impassibilité barbare à toutes les misères de l'individualisme et de l'isolement, à toute l'horreur de leur position, se contentant de les doter, par une dérision cruelle, d'une liberté qui n'est pour eux que la faculté de choisir leur genre de servitude, d'avilissement et de mort. Songez à ces pères innombrables qui ne lèguent à leurs enfans que la perspective de travaux pénibles, de l'indigence, de l'hôpital, des bagnes, de l'échafaud ! Songez à ces mères infortunées qui ne laissent à leurs filles que l'alternative de partager le sort d'un mari brutal, ignorant et misérable, ou de vivre dans l'infamie ! Songez à celles plus infortunées encore qui, privées des secours de l'éducation et de la fortune pour arrêter leurs enfans au bord de l'abîme, meurent, non-pas avec la crainte que leurs filles ne se déshonorent, et qu'une honte solidaire ne vienne s'asseoir un jour sur leur tombe, mais avec la certitude douloureuse d'avoir encouru cette accablante solidarité ! Songez à celles dont le malheur plus grand encore reçoit un surcroît d'intensité de son alliance avec le crime ; à celles...... Je m'arrête, mes filles...... un frémissement intérieur dont je crois entendre le prolongement sympathique au fond de vos entrailles, arrête sur mes lèvres le mot qui allait révolter le sentiment le plus tendre qui soit en vous ; le sentiment qui, au prix de tant de douleurs, fait pencher la femme avec délice sur le berceau de son enfant ! Mais le spectacle de tant de maux n'in-

spirera-t-il pas enfin à tous ces cœurs généreux le désir d'en extirper la cause? Vous tous, que le hasard de la naissance a favorisés, qui pouvez absorber dans l'oisiveté le fruit des veilles et des sueurs de vos frères, interrogez-vous sur la légitimité de votre opulence et de leur misère; demandez-vous s'il peut être éternellement juste que celui qui ne produit rien ait du superflu, et que celui qui produit tout manque du nécessaire; ayez sans cesse devant les yeux le tableau déchirant des masses productrices, des populations laborieuses, abruties et affamées, à côté de l'abondance que le privilége du sang concentre dans quelques familles; rappelez-vous vos propres misères, les chances d'infortune, les causes nombreuses d'affliction et de malheur qui vous entourent, au sein même d'une société toute partiale pour vous. Alors sans attendre les considérations rationnelles et historiques sur lesquelles notre maître appuie sa conception du nouvel héritage, vous prononcerez avec lui du haut de la sympathie Saint-Simonienne pour les classes pauvres et pour l'humanité tout entière, qu'il est temps de tarir la source de tant de calamités, de répudier le vieil héritage, et de dire avec nous: *Tous les priviléges de la naissance seront abolis; à chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres!*

Tous les priviléges de la naissance seront abolis! C'est à ce prix que la société peut mettre un terme à ses calamités, voir fermer ses plaies profondes, retrouver une jeunesse brillante. Mais plusieurs se persuadent que cette abolition est déjà effectuée, qu'elle existe là où les hommes sont proclamés égaux devant la loi! Il m'en coûte de les désenchanter; toutefois leur illusion, si elle se prolongeait et se propageait, coûterait davantage à l'humanité. Mes fils, mes filles, les hommes sont égaux devant la loi dans le pays où la plus grande partie de la population subit le joug de l'inégalité la plus réelle et la plus accablante; dans le pays dont l'immense capitale, métropole de la civilisation moderne, voit mourir à l'hôpital un tiers de ses habitans, et mourir le second tiers sans laisser de quoi payer les frais de ses funérailles; les hommes sont égaux devant la loi dans le pays où, sans égard pour la capacité et le travail, le hasard de la naissance fait quelques riches, auxquels il procure le moyen de se moraliser et de s'instruire, tandis qu'il fait des masses innombrables de pauvres, auxquels il refuse le moyen de s'instruire et de se moraliser.

Et ce pays est néanmoins, de toutes les contrées de l'univers, le plus favorisé par la nature, le dépositaire de l'espérance du genre humain, le foyer de la civilisation la plus avancée! Serait-il vrai que Dieu, sous la forme du génie de la liberté, n'eût donné l'*égalité de droit* à la France que pour lui dire: Tu n'iras pas plus loin? Serait-il vrai que Dieu, la souveraine perfection, se complaisant dans ses manifestations imparfaites, eût voulu poser de telles limites au progrès, et rendre irrévocables les souffrances du plus grand nombre des hommes? S'il en était ainsi, les économistes, ces froids calculateurs qui opèrent sur leurs semblables comme sur des chiffres, qui font de la science sociale une science mécanique, qui oublient qu'ils ont un cœur d'homme en traitant la question vitale des sociétés humaines; les économistes auraient raison; l'existence de tant de malheureux, exposés à l'abjection, à la famine, l'existence des *prolétaires* serait un *fait naturel*, contre lequel toute tendance progressive serait impuissante; et toute la philantropie se réduirait alors à dire aux compagnes misérables de ces misérables époux: « La science, au nom de notre tranquillité, de nos jouissances, de nos douces habitudes, la science vous fait une loi de la stérilité! » Mai ne calomnions pas ainsi la Providence, par qui les classes les plus nombreuses et les plus pauvres ont été successivement délivrées de l'esclavage et du servage! Non, l'existence des *prolétaires* n'est pas plus un *fait naturel* et *permanent*, que ne le fut l'existence des esclaves, en dépit du système des *deux natures* professé dans Athènes et dans Rome par les plus illustres philosophes, et soutenu par les préjugés des meilleurs citoyens. L'existence des *prolétaires* n'est pas plus *un fait naturel* et *nécessaire* que ne l'a été l'existence des *serfs*, malgré toutes les prétentions des champions de la féodalité.....

Ainsi l'*égalité de droit* n'a pas marqué le dernier terme du perfectionnement social! Ainsi tous les priviléges héréditaires, qu'il est juste et possible d'abolir, ne sont pas encore abolis! Ainsi la transmission des biens matériels, par le hasard de la naissance, doit éprouver le même sort que la transmission des biens moraux, que la transmission du rang, des fonctions, de l'illustration et de la noblesse: ainsi LE MÉRITE SEUL doit servir de titre à l'investiture de la propriété, comme à la possession des autres avantages sociaux! C'est à l'application complète de ce principe qu'est attachée désormais la cessation des maux qui affligent la société, et que je n'ai pu vous retracer qu'imparfaitement.

Mais si une philanthropie sincère, religieuse, fervente, suffit pour prononcer sur la nécessité d'une nouvelle constitution de la propriété, d'une transformation de l'héritage, il faut s'attendre aussi à voir des hommes à qui cette sympathie large et profonde manquera, et que domineront des sentimens, des idées et des intérêts consacrés par l'habitude; il faut s'attendre à les voir se soulever à l'annonce d'une rénovation aussi importante. Eh bien! c'est à ces hommes, qui, de la meilleure foi du monde, regardent comme extravagant ou criminel quiconque menace de déranger leurs calculs traditionnels, de troubler leur quiétude invétérée; c'est à ces *honnêtes gens*, dont les lumières n'égalent pas toujours les bonnes intentions, et qui forment comme une espèce d'état-major à l'arrière-garde de l'humanité; c'est à ces partisans idolâtres, superstitieux, *de ce qui est*, que nous devons nous efforcer de faire aimer, connaître et réaliser *ce qui doit être* Notre

Sa mission est de les amener à sentir, à comprendre que nous sommes arrivés à l'une de ces époques où il faut rompre soudainement avec l'empirisme, et faire céder les préjugés égoïstes au nouveau sentiment général qui se produit dans la société pour la régénérer.

Citons-leur donc l'exemple de tous les retardataires, leurs devanciers, pour les convaincre que si les révolutions dans la constitution de la propriété ont toujours excité des répugnances plus ou moins vives, ces répugnances ont toujours fini par céder au mouvement progressif des sociétés humaines.

Ainsi, quand la charité évangélique produisit cette grande révolution, cet immense progrès, que l'esclavage dut être aboli parmi les nations chrétiennes, il se trouva sans doute des possesseurs d'esclaves, qui considérèrent cette abolition comme immorale et funeste, comme attentatoire à la *propriété*, *base de l'ordre social!*

Quand, sous la même influence de la loi chrétienne, l'humanité fit un nouveau pas, et obtint d'être délivrée du servage, tous les barons ne s'associèrent pas spontanément à cette délivrance; il y eut des seigneurs récalcitrans qui crièrent à la spoliation, au mépris de la loi fondamentale de la propriété, et ce cri a retenti jusqu'au milieu du dernier siècle, dans les vallées du Jura, pour protester contre l'abolition du droit de main-morte.

Plus tard, et de nos jours, à cette mémorable époque de 1789, quand brilla sur la France la nuit immortelle du 4 août, les nobles en foule se plaignirent d'être victimes d'une usurpation inouïe; et l'un d'eux, qui figurait parmi les membres les plus libéraux de l'assemblée constituante, l'un des célèbres motionnaires qui provoquèrent généreusement le sacrifice des prérogatives et des immunités de leur ordre au bien du pays, le duc d'Aiguillon, tout en réclamant l'abolition des titres et priviléges, vit son libéralisme reculer devant les intérêts purement pécuniaires attachés aux droits seigneuriaux. « Ces droits, dit-il, sont une propriété, et toute propriété est sacrée... ils sont la seule fortune de plusieurs particuliers. »

Eh bien! cette propriété ne fut pas plus respectée que les droits du baron sur le serf, du maître sur l'esclave, parce qu'elle n'était plus sanctionnée par les sympathies, les lumières et les besoins sociaux. Alors des hommes surgirent des rangs de la bourgeoisie, qui dirent aux enenfans des nobles: « Ces titres, ces priviléges, ces droits, que vous appelez votre propriété, vos pères les reçurent en échange de leurs services; quand les services ont cessé, la récompense n'a plus de cause. Renoncez donc à vous prévaloir du mérite d'autrui; en ce siècle de lumière chacun doit être apprécié selon sa capacité, et non selon l'illustration de ses aïeux; vos droits blessent la dignité humaine, la liberté et l'égalité; nous les abolissons, et le monde tout entier, applaudissant à ce grand acte, va nous proclamer ses libérateurs. »

Les enfans des nobles durent céder, bon gré, mal gré, au sentiment général, au cri universel. Dépouillés de leurs propriétés seigneuriales, ils ne conservèrent que les biens de la nature de ceux que la bourgeoisie transmet à ses enfans.

Les familles qui, selon la remarque du duc d'Aiguillon, n'avaient pour toute fortune que des droits féodaux, furent complétement ruinées, et l'humanité dont la vie progressive se développe dans la série des générations, et non dans la succession de quelques familles privilégiées l'humanité qui s'avance toujours droit à son but, n'en continua pas moins sa marche triomphante.

Mais les rejetons de ces races illustres et malheureuses, réduits maintenant à subir les tristes effets des priviléges héréditaires que la bourgeoisie a conservés, ne pourraient-ils pas faire valoir à leur tour les droits de la capacité contre ceux du hasard de la naissance, et dire aux enfans du tiers-état: « Ces propriétés que vous appelez *sacrées* et *inviolables*, vos pères les acquirent par leurs travaux, sous l'empire d'une loi qui avait établi l'hérédité au profit de la noblesse; grâce à cette loi, qui était devenue commune aux plébéïens, les enfans purent recueillir un patrimoine et transmettre à leur postérité le fruit des sueurs de leurs ancêtres. En ce siècle de philanthropie et de lumières, où la capacité est proclamée le seul titre aux avantages sociaux, il est déraisonnable, il est immoral de vivre du labeur d'autrui, et l'on doit être *riche* par soi-même, et non par ses aïeux. Quand les travaux ont cessé, la récompense n'a plus de cause. Renoncez donc à vous prévaloir du mérite d'autrui. Votre droit de propriété consacre un privilége héréditaire pour l'oisiveté, et condamne les masses populaires à l'indigence et à l'avilissement. Il entrave la marche de l'humanité; nous allons l'abolir, et l'humanité nous bénira comme elle a béni vos pères; et l'humanité nous devra plus qu'à vos pères. »

Eh bien! ce que pouraient dire les enfans deshérités de la noblesse aux héritiers du tiers-état, est ce que nous avons dit et répété sans cesse, nous, disciples de Saint-Simon; car il importe plus à la société de soustraire au hasard de la naissance la distribution des biens matériels, d'où dépend la possibilité de l'éducation morale, de l'instruction, du bien-être à donner à l'universalité des hommes, que de lui retirer la dispensation de quelques hochets nobiliaires.

Cependant la société est maintenant sans croyances, sans lien, sans but commun. Dans cet état de relâchement moral, que signale de plus en plus la prédominance de l'individualisme, la dissolution sociale serait complète, si les intérêts matériels résumés et représentés au plus haut degré dans la propriété ne conservaient un reste de communauté entre les hommes, et ne leurs ervait de point extrême de ralliement, à défaut de tout autre moyen de s'unir et de s'entendre. La propriété ancienne, issue d'ela

féodalité, offre donc encore, et passagèrement, après la chute de la féodalité, un dernier refuge à l'ordre, jusqu'au moment où la société aura accepté un nouveau lien religieux. C'est là une vérité profondément sentie par nous, et que depuis plusieurs années nous n'avons cessé de proclamer hautement; c'est là ce qui explique comment, dans le naufrage de toutes les supériorités sociales, celle qui était attachée à la propriété a seule surnagé pour fonder la hiérarchie transitoire, qui, malgré sa débilité, devait nous sauver d'une complète anarchie. Qui pourrait donc croire que nous, autrefois libéraux fervens et impétueux, mais qui maîtrisâmes les premiers notre effervescence critique pour signaler l'abîme où conduisait inévitablement la philosophie corrosive du 18e siècle, qui osâmes planter l'étendard d'une nouvelle doctrine organique au milieu d'un monde tout imprégné de scepticisme, et dominé par le génie de la désorganisation; qui pourrait croire que nous ayons voulu porter le désordre à son comble, détruire la dernière colonne du vieil édifice avant d'avoir rendu le nouveau habitable, et enlever ainsi à l'humanité la dernière pierre où elle pût reposer sa tête? J'en appelle aux souvenirs de tous ceux qui ont suivi nos enseignemens; j'en appelle aux intelligences qui nous ont compris; j'en appelle surtout aux cœurs chaleureux que nos paroles de paix et d'amour ont pu faire tressaillir sympathiquement... Qu'ils disent si une pareille pensée a jamais pu trouver accès en nos âmes.

Ainsi, lorsque nous annonçons une transformation de la propriété et de l'héritage, rassurez-vous, esprits craintifs, qui redoutez d'ailleurs si justement la violence et la confusion. La grande réforme que nous venons accomplir sera l'œuvre seulement de la persuasion; car puissante par elle-même, par sa concordance intime avec les désirs, les lumières et les intérêts de l'humanité, la religion Saint-Simonienne n'aura besoin ni du sabre d'un Mahomet, ni de l'épée d'un Charlemagne, ni du despotisme de l'autorité, ni des passions désordonnées de la multitude. Croyez que nos vues spéciales sur cette question importante ne doivent se réaliser qu'avec l'ensemble de la doctrine, c'est-à-dire, que là où tout sera organisé de manière à ce que personne ne souffre et à ce que tout le monde profite de l'ordre nouveau.

Qu'on ne dise donc pas que nous menaçons *l'existence des pères et l'avenir des enfans*, quand nous pouvons promettre aux pères le maintien de leurs jouissances habituelles, accrues de toutes les nouvelles jouissances qui se produiront au milieu d'une société moralement régénérée, accrues de toutes les joies que devra leur inspirer le spectacle de la prospérité générale, du bonheur de leurs fils; qu'on ne dise pas que nous abolissons l'héritage, puisque nous l'étendons et le perfectionnons au contraire; puisque nous en assurons un, qui sera inépuisable, à tous les membres de la société; puisque nous remplaçons l'héritage inique et aveugle du hasard de la naissance par l'héritage légitime et rationnel de la capacité; puisque, tenant plus de compte de la *vocation* que de la *parenté*, ainsi que je vous l'ai déjà dit dans une de mes dernières prédications, nous établissons une heureuse concordance entre l'aptitude des héritiers et la nature de l'hérédité, puisque nous faisons succéder *l'industriel à l'industriel*, *le savant au savant*, *l'artiste à l'artiste*, et que la distribution des patrimoines, au lieu d'être réglée fortuitement par la proximité du sang, le sera ainsi avec discernement par les rapports moraux, intellectuels et physiques qui uniront tout fonctionnaire, c'est-à-dire, tout travailleur dans l'une des trois directions de l'activité humaine, à l'inférieur immédiat qui sera le plus capable de le remplacer, et qui trouvera dans ce remplacement, véritable héritage que l'oisiveté ni l'incapacité ne pourront dissiper, tous les moyens de développer ses facultés et de vivre chéri de tous, heureux et honoré de son travail.

Craindrait-on que ce nouvel héritage n'altérât les liens de la parenté naturelle, les sentimens de famille?

Mes fils, mes filles! rappelez-vous ce que je vous ai dit, en commençant, des résultats de l'héritage actuel sur ce point important; rappelez-vous le tableau des alarmes continuelles, des clameurs, des querelles qui tourmentent les familles. J'ajouterai quelque chose encore. Les enfans, dans l'ordre existant, ne sont-ils pas tous les jours séparés de leurs proches, et séparés, non pour trouver ailleurs une protection paternelle, non pour suivre une vocation bien manifestée, pour parcourir avec amour une carrière sûre où la providence sociale les accompagne; mais pour aller au hasard, seuls et toujours seuls, chercher au milieu des écueils d'une société où le droit du plus fin a remplacé le droit du plus fort, où toutes les professions, livrées à l'individualisme, à la guerre de la concurrence, offrent mille exemples de ruine pour un exemple de succès; pour aller chercher, sous le poids de l'incertitude, de l'anxiété et de l'impuissance, une existence plus ou moins malheureuse? Et les pères qui se résignent à une séparation accompagnée de chances si funestes, pourraient redouter pour leur tendresse l'éloignement qui assurerait à leurs fils le développement et l'exercice de leurs facultés, et la récompense constante de leurs travaux? La paix domestique est incessamment compromise aujourd'hui, les relations de famille sont chaque jour violemment atteintes, brisées, empoisonnées par les pertes d'argent ou d'honneur, par les torts, par les revers que le désordre de la société produit inévitablement, et que les parens se reprochent avec amertume, quand ils ne les accueillent pas avec indifférence. Dans la société Saint-Simonienne, la distribution du fonds social étant faite selon l'ordre des capacités, selon les besoins de chaque branche d'industrie, et de manière à mettre constamment la production en rapport avec la consommation, les crises, les catastrophes si fréquentes maintenant ne nous menaceront plus; et les chutes morales de-

viendront d'autant plus rares, qu'à l'ordre matériel, reflet de l'ordre moral, viendra se joindre la puissance de l'éducation religieuse. Dès-lors le père et le fils sont certains d'être à l'abri, dans leur carrière diverse, des coups du sort, des accidens si fréquens qui troublent et altèrent les plus douces affections; ils sont certains de se donner de plus en plus réciproquement des motifs de s'aimer davantage et de jouir mutuellement et progressivement de leur bonheur.

Le père serait-il jaloux des soins et de la tendresse du patron, du père nouveau, qui fera pour son fils ce qu'il ne pourrait faire lui-même? Ce serait accuser l'amour paternel de n'être qu'un étroit égoïsme, et cette accusation, contre laquelle je sens protester mon cœur, ne sortira pas de ma bouche! Les chefs de famille du moyen âge respectaient, chérissaient les supérieurs ecclésiastiques ou militaires dont l'autorité remplaçait la leur sur leurs enfans; ils accompagnaient ces enfans, de leurs vœux et de leur sollicitude, dans les rangs du sacerdoce ou sur les champs de bataille..... Eh bien! cette sollicitude sera-t-elle moins grande, parce qu'elle se manifestera plus par l'espoir que par la crainte? parce que les êtres qui en seront l'objet, au lieu d'aller s'ensevelir vivans dans un cloître, de concentrer leur activité dans un monde séparé du monde de leurs parens, ou de se faire mutiler, massacrer, dans les combats, vivront dans la même sphère que les êtres dont ils auront reçu la vie, et auxquels ils pourront apprendre et raconter chaque jour leur gloire pacifique, leurs progrès dans les arts, dans les sciences ou dans l'industrie? J'en appelle à tous les cœurs sympathiques à qui la parole Saint-Simonienne arrivera: Pères, époux, fils ou frères, mères, épouses, filles ou sœurs, tous sentiront, tous proclameront que la religion nouvelle développe tous les sentimens, satisfait toutes les exigences légitimes et sacrées; et que, dans quelque position que l'on se place, dans la famille ou dans l'état, au point de vue de l'individu ou de la société, il est impossible de ne pas s'écrier avec notre maître: Oui, l'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé dens le passé, est devant nous!

Que nos prévisions sur l'avenir de la propriété cessent donc de vous effrayer. Leur réalisation doit être plus avantageuse que nuisible à vos sentimens de famille, et elle n'est nullement menaçante pour l'ordre et pour la paix. Pour vous rassurer complétement à cet égard, il suffit de vous inviter à vous examiner vous-mêmes: jetez les yeux autour de vous, vous tous qui m'écoutez, et voyez qui vous êtes. Membres des classes favorisées par le hasard de la naissance, qu'avez-vous à craindre de nos anathèmes contre le hasard de la naissance, puisque vous êtes SEULS à les entendre, puisque les innombrables malheureux qui souffrent du privilége héréditaire ne sont pas ici? ILS NE SONT PAS ICI, et pourtant nos portes leurs sont ouvertes! ILS NE SONT PAS ICI; et c'est pour eux surtout que nous réclamons l'abolition du vieil héritage! quelle révélation dans cette absence! croyez vous que si notre doctrine était subversive, révolutionnaire, comme quelques hommes abusés l'ont déclaré sans se donner la peine de l'étudier, croyez-vous que la multitude impatiente de ses maux, ne se presserait pas autour du tribun qui s'adresserait à ses passions? Si donc elle ne vient pas ici pour prêter l'oreille à sa propre défense, c'est que nous plaidons sa cause par des moyens qu'elle ne peut comprendre encore; c'est que nous ne venons pas délivrer les pauvres en les soulevant contre les riches, mais plutôt en inspirant aux riches une généreuse sympathie pour les pauvres. Oui, l'éloignement des masses qui vivent dans la misère et la dégradation témoigne, autant que votre présence, que notre mission est vraiment RELIGIEUSE; que notre tâche est de développer les sentimens, les idées, les forces organiques dont la position sociale de vos pères a déposé le germe en vous. Mais cet éloignement vous impose aussi un immense devoir. Si les classes pauvres vous représentent admirablement dans l'accomplissement des progrès qui s'opèrent par la destruction, représentez-les à votre tour dans les travaux qui sont audessus, de ses forces dans la grande œuvre de paix, d'amour que Dieu confie nécessairement à la générosité et à l'intelligence des classes élevées; représentez-les, pour ne pas les réduire à tenter, violemment, ce que vous pouvez exécuter vous-mêmes par des voies pacifiques; songez que l'hérédité n'intéresse réellement qu'une faible portion de la société, et que cette minorité privilégiée doit gagner elle-même à sa transformation. Rappelez-vous que les esclaves ne cessèrent de se révolter que lorsque les maîtres se chargèrent eux-mêmes de les préparer à l'affranchissement, en les convertissant à l'Evangile. Imitez ces maîtres prudens et généreux, et conjurez par là les événemens désastreux que la misère extrême de l'immense majorité de la population a fait éclater en Belgique, en Allemagne, et que la même cause menace de produire dans les contrées les plus favorisées par la civilisation et la nature. Le peuple vous a délivrés des chaînes d'une tyrannie stupide et cruelle, délivrez-le du joug plus pesant encore de l'indigence héréditaire. Le peuple a démoli pour vous; pour lui, hâtez-vous de construire; hâtez-vous, car vous et lui avez également besoin du nouvel édifice, hâtez-vous de vous associer à la tâche sainte que nous avons reçue. C'est avec le sentiment profond de la puissance que Saint-Simon a mise en nous, avec la joie ineffable que nous éprouvons à la communiquer, que nous vous transmettons le pouvoir qui nous a été donné; allez donc, comme vous l'a déjà dit un de mes frères; ALLEZ ET ENSEIGNEZ.